

## Pologne.

On lit dans le *Czas* du 22 :

Le corps polonais ne pouvant plus rester dans les environs de Saint-Siventy Krug où il manquait de tous les objets nécessaires, avait abandonné cette localité pour aller à Naschow où il était arrivé le 13. Dans cet endroit, les insurgés s'approvisionnèrent de chaussures, de faux et firent forger les chevaux. Le 17, ils repoussèrent l'attaque des Russes. La lutte dura 3 heures 1/2.

Les pertes de l'ennemi s'élevèrent à 120 hommes outre un grand nombre de chevaux. Les tirailleurs polonais, abrités contre les balles russes, n'eurent que 4 morts et 7 blessés. Les Russes lâchèrent pied et le manque de cavalerie empêcha seul de rendre leur défaite complète.

Les sympathies de la population maintiennent la discipline et le courage des soldats polonais.

A Studzianna, près d'Opolichino, un corps d'insurgés, commandé par Zezioranski, occupa le 15 février la ville de Przedborg après en avoir chassé les cosaques. Ces derniers ont eu plusieurs morts ; le reste du détachement a pris la fuite.

Après un jour de repos, le corps polonais a continué sa marche. Le rapport officiel qui annonce sa défaite est un audacieux mensonge.

Les derniers avis de Sandomir du 19 annoncent que Langiewicz, après avoir laissé reposer et ravitailler ses hommes, a continué sa marche en passant par Kakow. Les troupes russes, n'osant pas lui barrer le passage, se sont retirées vers les frontières autrichiennes et ont occupé Stobintza. Dans cette ville, comme partout, le commandant russe encouragea les paysans au pillage. Ses troupes ont donné l'exemple en pillant le château de Kempa dont le propriétaire a été arrêté.

Le 19, les insurgés abandonnaient Olkuch qu'une colonne russe forte de 1.000 hommes occupait peu après. Cette colonne était, par une heureuse exception, placée sous les ordres d'un colonel qui a maintenu rigoureusement la discipline et Olkusch est peut-être la première ville où les Russes se soient abstenus d'accompagner leur occupation de meurtre et d'incendie.

L'Inval de russe du 19 publie la dépêche suivante de Lithuanie :

Après la défaite infligée le 11 par le général comte de Nostitz à la bande de Koteluski dans les environs de Wysokie-Litovskie, cette bande se cacha pendant deux jours dans les bois et le marais. Depuis elle fut grossie par la bande de Hlyoki après le pillage de Prujani. Le comte Nostitz envoya à sa poursuite deux colonnes légères. L'une d'elles commandée par le colonel Winkler, composée de 3 compagnies d'infanterie et de 40 cosaques, atteignit les insurgés le 15, dans les bois de la métairie de Rietchitz. La bande fut dispersée après avoir subi des pertes considérables, on lui tua 83 individus parmi lesquels Hlyoki. Les insurgés ont eu, de plus, 30 blessés et 14 prisonniers. Les Russes se sont emparés de 25 armes à feu, d'un grand nombre de faux, de lances et de chevaux, et enfin de deux charrettes remplies de munitions, d'uniformes et de papier timbré, provenant du bureau des finances de Prujani. Les troupes impériales n'ont eu que deux morts et trois blessés.

En Suède, les sympathies pour la Pologne sont grandes ; il existe un parti qui voudrait profiter de l'insurrection polonaise pour reprendre la Finlande à la Russie. C'est, du reste, un fait certain, qu'une grande agitation règne en Finlande et que la population entière ne demanderait pas mieux que de secouer le joug du tyran moscovite.

### Frontière de Pologne, 20.

Le plan des insurgés est approuvé par tout le monde. Il prouve une grande connaissance du terrain et du pays qui est divisé en districts, avec un chef militaire comme gouverneur ; tous ces chefs militaires sont en relations continues et avertissent constamment le comité central des moindres mouvements des troupes

russe. Les armes manquent toujours aux insurgés ; pour la plupart ils n'ont que des fusils de chasse. L'arme la plus terrible est la faux ; les Russes la craignent plus que la bayonnette, les cosaques eux-mêmes n'osent pas attaquer les faucheurs.

Tandis que les troupes russes pillent et massacrent le pays qu'elles parcourent, les insurgés respectent toutes les propriétés et au lieu de se livrer à des excès et de rançonner le pays, ils payent tout ce qu'ils prennent pour les besoins journaliers.

Cracovie, 18.

A la suite des combats de Miechow, beaucoup de blessés sont transportés journellement à Cracovie. Le corps de Langiewicz campe sur les montagnes de Staszow, au nombre de 4 à 5,000 hommes. Les Russes campent vis-à-vis.

Varsovie, 18.

Mierolowski a annoncé par une proclamation son arrivée dans le pays et la part qu'il veut prendre à l'insurrection. On s'attend à l'attaque de Czenstochowa, dirigée par Mierolowski en personne. Un renfort de 1,000 hommes vient d'être expédié de Varsovie. Le chemin de fer de Vienne à Varsovie est de nouveau interrompu.

Avec l'insurrection actuelle, nous voyons reparaître en Pologne des bandes d'intrepides et redoutables kosisniers ou faucheurs qui ont joué un si grand rôle dans les diverses guerres que depuis bientôt un siècle, ce pays a soutenues par son indépendance. Les kosisniers se sont montrés, à Wengrow, à Wonchock et dans mainte autre rencontre, dignes de leur vieille renommée. Nous empruntons à un recueil polonais ce passage d'une description aussi exacte que pittoresque, de cette figure populaire dont parlent maintenant si souvent les dépêches et les relations qui nous viennent de Pologne.

Le faucheur est un type essentiellement polonais. Toute nation aimant la guerre ou obligée de combattre en troupes irrégulières ou guérillas pour ses droits et ses libertés adopte un certain type, mélange original des qualités et des défauts de sa race, devient en quelque sorte la personnification la plus vive de l'un des côtés de l'époque et du pays qui lui ont donné naissance. L'image ainsi adoptée devient bientôt familière à tous les esprits, et son souvenir se conserve dans les groupes dans les chants, les légendes et les récits populaires. Ce que le zingari en France, ce qu'on a dit de l'homme en Hongrie, le bersagliere en Italie durant les dernières guerres, le kosisnier l'est en Pologne de nos jours.

Cette figure de faucheur, moitié paysan, moitié soldat, apparut pour la première fois après le partage de la Pologne. Elle fut en quelque sorte une création du génie de Kosisniko, et, dans l'histoire comme dans la légende, le nom redoutable des kosisniers se lie à celui du héros dont la guerre jeta sur les champs de son pays, à la fin du dernier siècle, un si pur et si vil éclat.

C'est dans le patinal de Cracovie, le cœur de la Pologne, qu'à la voix du chef de la nation, qui avait endossé lui-même l'habit de paysan, on voit apparaître pour la première fois au milieu des armées polonaises l'cultivateur armé de sa faux. Un peuple agricole avait trouvé parmi ses instruments aratoires l'arme avec laquelle il était prêt à combattre pour son pays, et tandis que la cavalerie, fidèle au culte national, gardait sur ses drapeaux l'image de la Sainte Vierge, la troupe héroïque des faucheurs plaçait sur les siens des armes parlantes : une gerbe et une faux.

La bataille de Rlawice, en 1794, est la première victoire remportée par les faucheurs sur les Russes. Ceux-ci, bien supérieurs en nombre, se considéraient comme assurés de vaincre un ennemi n'ayant pour combattre que des faux, arme nouvelle et d'un maniement difficile. Mais l'art avec lequel Kosisniko rangea sa petite armée supplia au nombre, et quand l'artillerie russe commença à vomir sur eux ses boulets et sa mitraille, les kosisniers, électrisés par quelques paroles énergiques de leur général, se précipitèrent en masse sur les batteries russes, fauchèrent les artilleurs sur leurs pièces, et, maîtres de leurs canons, les tournèrent immédiatement contre l'ennemi.

Ce n'est qu'en 1848, dans le grand-duché de Posen, que nous retrouvons les kosisniers au premier plan ; mais cette courte campagne leur suffit pour ajouter de nombreux épisodes à la légende populaire et patriotique dont ils sont les héros.

Dans les deux meetings en faveur de la Pologne tenus à Milan et à Florence, il a été décidé que l'on ferait des collectes en faveur de la Pologne. Le gouvernement, qui avait déclaré ne pas vouloir tolérer ces meetings, a lais à faire. Il n'y a pas eu de désordre.

## DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 27 février.

L'Agence Reuter vient de recevoir un nouveau télégramme de Berlin, en date de ce matin, annonçant que la dépêche du *Times*, d'après laquelle M. de Bismark aurait donné sa démission, est sans fondement.

Berlin, 27 février.

La *Gazette de la Baltique* signale un ordre du jour en date du 19, dans lequel Mierolowski annonce aux insurgés que le gouvernement national provisoire lui a décerné le commandement en chef de toutes les forces insurrectionnelles.

Un engagement a eu lieu près de Radziejewa, mais il ne paraît pas avoir eu de résultats décisifs.

Le 22, une patrouille prussienne sortie de Wreschen, s'est montrée un moment au-delà de la frontière.

Berlin, 27 février.

Aujourd'hui, la Chambre s'est occupée de la motion relative à la convention conclue avec la Russie contre l'insurrection polonaise.

M. de Sybel a déposé son rapport sur cette question. D'après l'honorable rapporteur, le gouvernement n'a qu'à choisir entre une retraite pitoyable et un danger incalculable. La Chambre devra attendre, pour le cas où un revirement serait encore nécessaire ; dans le cas contraire, elle devra désavouer solennellement la politique du gouvernement.

Le comte d'Eulenburg, ministre du commerce, a déclaré que les quatre personnes arrêtées à Thorn n'ont pas été livrées aux Russes, qu'elles ont seulement été expulsées PAR LA FRONTIÈRE RUSSE, et que les mesures du gouvernement ont contribué à réprimer l'insurrection. Le ministre a dit encore que la frontière n'a pas été franchie près de Galluz.

M. de Bismark-Schoenhausen, président du conseil des ministres, a fait ressortir que le gouvernement n'aurait pas pu se prononcer sur cette question brûlante. Dans tout autre pays, l'opposition n'aurait plus insisté. Donnez-nous, a-t-il dit, une Chambre des communes comme celle d'Angleterre, et alors vous pourrez exiger une situation comme celle de l'Angleterre.

Le ministre est d'avis que la motion est sympathique à l'insurrection, et que les bruits relatifs à la teneur de la convention sont mystiques.

Du refus de donner des explications sur le traité, la Chambre ne peut pas tirer de conséquence touchant les tendances de la convention.

Le gouvernement ne peut pas se prononcer sur les questions pendantes dans toute leur signification pour l'Europe.

La motion n'a pas atteint son but, celui d'ébranler le gouvernement.

Chaque fois que les Russes voudront franchir la frontière prussienne et vice versa, le gouvernement en question devra accorder une autorisation spéciale en vertu de la convention.

Le ministre déclare encore que le gouvernement n'a point conclu avec la Russie de dispositions auxquelles les paroles de lord Russell pourraient s'appliquer. L'ambassadeur prussien à Londres ne connaissait pas le texte de la convention ; le gouvernement n'a rien à en retirer, et cela sera prouvé lorsqu'on en connaîtra le teneur.

Après une discussion qui a duré plus de six heures, et pendant laquelle plusieurs députés ont attaqué la politique du gou-

vernement de la manière la plus violente, la suite des débats a été remise à demain.

Liverpool, 26 février.

Le steamer *Gladiator*, venant de Nassau (Floride) a apporté 500,000 dollars et 420 balles de coton.

Turin, 26 février.

La proposition de l'ingénieur anglais Fell pour le passage du Mont-Cenis en locomotive en suivant la route actuelle a été acceptée par le gouvernement italien sous la condition qu'elle soit acceptée également par le gouvernement français.

Cracovie, 26 février.

D'après le *Czas*, Langiewicz aurait battu les Russes à Jeudrzejon. Les détails manquent. L'insurrection s'étend dans le gouvernement de Podlachie.

Cracovie, 27 février.

Les insurgés, commandés par Langiewicz, ont livré un combat aux Russes ; les détails manquent encore, ainsi que sur un autre combat qui a eu lieu près de Kotno, et à la suite duquel les Russes ont dû battre en retraite.

Dans le gouvernement de Podlachie l'insurrection a repris des proportions plus grandes.

Tarnowitz, 27 février.

Aujourd'hui, à midi, sont arrivés sous l'escorte des hussards prussiens, les fonctionnaires russes de la ville frontière Niesdara, transportant la caisse de la munition et leurs meubles.

Ces fonctionnaires ont quitté Niesdara pour se rendre sur le territoire prussien, par suite d'un ordre transmis par le télégraphe de Kalisch, et d'après lequel les insurgés s'avanceraient vers cette localité.

Cracovie, 27 février.

Le 24, Langiewicz a dispersé un corps russe escortant des conscrits et pris deux canons, 500 fusils et beaucoup de prisonniers. Hier, le canon tonna dans la direction de Konecpol.

La *Gazette de Silésie* du 27 annonce que les insurgés ont capturé la ville manufacturière de Opatowick ; les troupes prussiennes se sont avancées vers la frontière.

## CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

### SOUSCRIPTION NATIONALE

en faveur des ouvriers coltonniers sans travail.

44<sup>me</sup> LISTE.

MM. fr. c.

Les ouvriers de M. Amed. Prouvost, (3<sup>e</sup> versement), 32 20

Dazin-Motte et Pla, 200

Total 232 20

Listes précédentes 14.338 71

Total général 14.570 91

Les jeunes gens appelés par le sort à former le contingent de l'armée et main-

tenus dans leurs foyers comme *souffrants de famille* obtiennent quelquefois que cette faveur leur impose, vis-à-vis de leurs parents, des obligations rigoureuses. Un jeune soldat de la Sarthe, classe de 1883, qui se trouvait dans ce cas, vient d'être dirigé sur le régiment auquel il avait été affecté, pour y accomplir le temps de service de sa classe, par suite de l'abandon dans lequel il avait laissé ses parents infirmes.

Le ministre de la guerre vient de prendre à l'égard des hommes qui font partie de la réserve une décision importante et qu'il est utile de signaler. On sait sans doute que dans le contingent formant la réserve une partie des conscrits est désignée pour l'infanterie, une partie pour la cavalerie, l'autre pour les armes spéciales, l'artillerie, le génie etc... A l'égard de

ces derniers, la circulaire du 13 avril 1860 désigne pour le recrutement les ouvriers exerçant certaines professions spéciales, charbons, forgerons, etc. Par analogie, le ministre de la guerre vient de décider qu'il en serait de même pour la cavalerie, que le choix porterait de préférence sur ceux qui, par état ou par aptitude, paraîtraient propres à ce service et qu'on les désignerait des conditions de taille exigées par les règlements.

On comprend toute l'importance de cette mesure. Ces hommes, habitués déjà à la pratique du cheval, acquerront dans les quelques mois qu'ils passeront dans les dépôts ce qui leur manque pour former des cavaliers ; en cas d'appel sous les drapeaux, ils présenteront un corps de réserve instruit et pouvant entrer immédiatement en campagne. Cela, du reste, se pratique déjà en Prusse où la cavalerie de la Landwehr est choisie de préférence parmi les cultivateurs, auxquels il suffit de quelques réunions pour les habituer aux manœuvres.

Un décret du 25 février fixe la répartition du crédit de 2,500,000 francs alloués par la loi du 31 janvier 1863 aux localités où l'industrie coltonnière est en souffrance. Sur ce crédit, une somme de 2 millions est affectée aux travaux des routes et ponts, et 500,000 francs aux travaux de navigation fluviale et d'amélioration des rivières.

Il arrive que, dans certaines communes, les maires, sans se préoccuper de la juridiction des tribunaux de simple police, statuent eux-mêmes sur les contraventions portées à leur connaissance par les gardes-champêtres, et fixent par la répression une indemnité qui doit être payée à ces derniers. Cette mesure essentiellement illégale attire l'attention de la justice, et une circulaire destinée à mettre fin à cet abus et à assurer le respect de la loi vient d'être adressée dans ce but aux maires et aux juges-de-peace.

Dans son audience du 26 février, le tribunal de simple police du canton de Roubaix a rendu 11 jugements contre 13 inculpés dont 2 acquittés et 2 condamnés à l'emprisonnement, savoir :

1 Cabaret ouvert à une heure indue.

2 Contravention à la police de roulage (abandon de voiture).

3 Pour métier de pronostiqueur au moyen des cartes.

2 Tapages nocturnes.

1 Voies de fait.

3 Pour contravention à la voirie urbaine (maisons d'ouvriers ne présentant pas le degré de solidité nécessaire).

Le nommé Adolphe Tiberghien, de Wattrelos, accusé d'avoir trouble l'ordre dans l'atelier du tissage mécanique de MM. D. F. et de s'être porté à des voies de fait envers un des contre-maitres fut expulsé de cet atelier. Se croyant en droit, après une conduite aussi blâmable, d'obtenir sa quinzaine, il fit assigner ses patrons devant le Conseil des Prud'hommes.

Une enquête ayant établi les faits reprochés à Adolphe Tiberghien, il a été déboute de ses prétentions. Peu satisfait de cette décision, il s'est permis de tenir des propos injurieux envers les membres du Conseil des Prud'hommes, et, chose beaucoup plus grave, il a proféré des insultes envers l'Empereur. Adolphe Tiberghien vient d'être arrêté. Il a dû être transféré aujourd'hui dans la prison du Palais-de-Justice, à Lille.

La *Société Chorale* et la *Fanfare* donneront, demain soir, dans la salle des Sauteurs-Pompiers, un concert au bénéfice des ouvriers sans travail de l'industrie coltonnière.

Nous appelons de nouveau l'attention du public sur le but de cette œuvre de bienfaisance. Tous les cœurs généreux répondront à l'appel qui leur est adressé ; aussi, ne doutons-nous pas du succès de

jour-là, sous l'empire d'une force irrésistible, je me suis égaré dans une partie de la ville que je n'avais visitée qu'une couple de fois auparavant ; et si la clarté douteuse de la nuit ne m'a pas trompé, ajouta-t-il en rougissant, j'ai entrevu, au moment où je m'éloignais de ce quartier, l'homme trop noble et trop généreux, pour concevoir de la défiance.

Ce fut autour d'Hermann que rougir. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il ne se sentait pas digne de la franchise qu'on lui montrait ; mais les apparences avaient été si fort pour le baron ! Maintenant encore, Hermann ne s'expliquait pas clairement la chose, quoique sa raison eût repoussé depuis longtemps toute possibilité qu'Halda eût à se reprocher même l'ombre d'une faute.

Permettez-moi de vous demander, monsieur le baron, quelle direction vous avez prise en vous retirant.

— Je me suis dirigé vers la porte de derrière du jardin, près de laquelle je me suis arrêté pour regarder les fleurs ; et le point du jour m'aurait peut-être surpris à cette place, si je ne m'étais aperçu que je troublais un tête-à-tête entre un homme de la basse classe, qui s'esquiva ne croyant pas être vu, et une jeune fille — au service du docteur. Sans doute — qui s'enfuit d'un pas agité en se voyant découverte par un témoin malencontreux.

Bien sur, bien sûr ! répliqua Hermann avec une chaleur qui parut un peu suspecte à Charles et qui fut en même temps un trait de lumière pour lui. Franc comme toujours, il crut donc devoir entrer dans une explication de sa conduite, ce à quoi il ne serait jamais descendu sans cela.

Monsieur le docteur, dit-il avec une

noble dignité, je crois que des hommes qui savent s'apprécier peuvent, sans crainte que leur honneur en souffre, être sincères l'un envers l'autre dès que la nécessité l'exige, quelque délicate que soit d'ailleurs la question. J'ai aimé Halda, et j'avoue que mon amour pour elle ne finira qu'avec ma vie ; mais, après cet aveu sincère, j'exige que vous ajoutiez foi à ce que je jure sur l'honneur, c'est-à-dire que, depuis le jour où j'ai appris qu'elle était fiancée à un autre, je ne l'ai revue qu'une seule fois à la promenade et par un hasard. Ces jours-ci, j'ai été entraîné, malgré moi, vers sa demeure par le désir ardent de goûter l'unique et misérable jouissance que je croyais pouvoir me permettre sans entrer aux droits de personne ; regardant une dernière fois sa figure, deux fois si j'avais cédé à cette tentation, mais à une heure moins avancée, ou si un murmure brailait encore et que j'aurais vu assise à une petite table dans l'embrasure de la fenêtre et profondément enfoncée dans sa lecture ; tandis que cette fois sa chair brailait dans l'obscurité et les rideaux de ses fenêtres baissés ; je me suis, cepeudant, d'un léger mouvement de ces rideaux, qu'elle était encore levée ; c'est ce qui m'engagea à me retirer.

Hermann avait écouté cette noble et franche confidence avec l'émotion la plus profonde et l'intérêt le plus soutenu. Il l'appréciait à toute sa valeur ; d'abord parce qu'elle dissipait la pénible incertitude qui lui oppressait le cœur depuis quelques jours, mais surtout parce qu'elle lui fournissait une preuve certaine du tact, du jugement de Charles et de l'élevation de son caractère. Le lecteur verra, dans la suite de notre récit, que cette

découverte inspira à notre Hermann une vive sympathie pour son rival, laquelle grandit à mesure qu'augmentait son inquiétude pour la santé du baron.

Le premier soin d'Hermann, en rentrant, fut de se mettre à la recherche de Halda ; elle était dans sa chambre, dont l'accès n'était pas interdit à son fiancé quand elle y travaillait. En ouvrant la porte, il la vit seule, appuyée contre la cheminée et profondément penchée en avant. Il vola vers elle, et quels ne furent point sa consternation et son effroi à l'aspect de taches de sang sur le parquet.

Dieu ! qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il impétueusement, et il prit dans ses bras la pale jeune fille pour la porter sur le sofa. Qu'as-tu, ma chérie ? Ai-je... ? Halda ! l'ai je cause quelque peine ? n'ai-je pas pris assez de soin du tendre lis confiant à ma garde ?

Et, en parlant ainsi, il la tenait appuyée contre sa poitrine, la contemplant avec un regard où se peignaient une cruelle inquiétude et l'amour le plus pur et le plus ardent.

— Mon cher, mon bon Hermann, répondit-elle, l'œil rayonnant d'un paisible amour, sois sans inquiétude. Avant ton retour j'ai fréquemment éprouvé cette indisposition ; je ne ressens d'ailleurs à la poitrine qu'une très-légère douleur, sans gravité, de l'avis de mon père. Oh ! quitte cet air attristé, mon Hermann ; je ne tarderai pas à aller mieux ; j'en suis convaincue.

Il la pressa silencieusement contre son sein et lui laissa tomber une grosse larme sur la joue. Jamais il n'avait éprouvé de souffrance comparable à celle qui lui contractait la poitrine en ce moment. C'était comme si la main glacée de la mort lui

eût arraché du cœur tous les trésors de foi et d'espérance qu'il y avait amassés.

« O maîtresse de mon âme, ô toi que j'aime par-dessus tout, murmura-t-il à voix basse, mais d'un ton emouvant, je donnerais ma vie pour ton bonheur. Ne crains rien ; appuie avec confiance ta tête sur ma poitrine, qui se glacera plutôt que de cesser de réchauffer la tienne. O mon Halda ! tu as foi en ton ami, en ton frère, n'est-ce pas ? — Veux-tu mettre ta confiance dans son amour ?

— Oui, mon Hermann, et sans restriction. Dis-moi maintenant pourquoi, depuis quelques jours, tu n'étais plus le même que le soir de ton arrivée. Malgré tous les efforts pour composer ta physiologie, j'ai remarqué avec inquiétude qu'il se passait en toi quelque chose que tu ne parvenais pas à maîtriser. Qu'as-tu ? confie-moi tes pensées ; car, la nuit où tu as fermé ta fenêtre avec tant de violence, j'ai cru deviner aussitôt que tu n'étais pas complètement heureux.

— Je te ferai cette confidence, mon Halda, dès que tu m'auras dit pourquoi tu étais aussi debout à ce moment-là. Quelque inquiétude secrète l'empêchait sans doute de dormir ?

— Était-ce donc une inquiétude secrète qui te tenait éveillé ? demanda-t-elle avec un regard franc et cordial.

— Bien loin de là, ma chérie ; mes rêves d'avenir me rendaient heureux à l'excès, au point que je ne pouvais fermer l'œil ; je pris donc le parti de me lever.

— Et moi, je dormais déjà ; ce furent tes pas qui m'éveillèrent. Tu paraissais te promener avec tant d'agitation que je me levai aussi, craignant que tu ne fusses indisposé. Je fus même tentée un moment de t'adresser la parole — entendant que

la fenêtre était ouverte ; — comme j'allais tirer mes rideaux, j'aperçus un homme de haute stature, et je m'osai plus regarder au dehors. Quand une vitre se brisa, le courage me revint ; mais alors tu avais disparu de la croisée, je n'entendis plus rien, et je supposai que tu t'étais remis au lit.

— Hélas ! comme tout m'a aveuglé et induit en erreur cette nuit-là ! Je refusais d'en croire mes propres yeux, et aujourd'hui même j'ai encore acquis la conviction que j'ai commis une erreur. N'importe ! l'entretien qui m'a détrompé a été un baume pour mon cœur. Mon repos n'a été troublé que par un rêve, une vision chimerique qui m'a fait voir mon Halda au jardin vers minuit. J'ai cru qu'une souffrance morale, réprimée le jour et brisant ses chaînes la nuit, l'arrachait de ton lit pour te conduire là, et Dieu sait quelles idées je me suis faites alors ! C'était une folie, ma bien-aimée, une de ces folies qui ne s'emparent d'un homme que quand les passions fougueuses, portées au paroxysme, triomphent de la volonté et de la raison.

M<sup>me</sup> EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)

INSTITUTION PRÉPARATOIRE, dirigée par M. LORIOU, 49, rue d'Enfer, Paris. La première division comprend : l'École de Marine, la deuxième, les candidats aux Ecoles Polytechnique, Militaire et Centrale. Dans le but d'assurer de bonne heure l'admission des élèves, on les initie le plus tôt possible aux épreuves des concours, de niveau cours seront ouverts le 13 avril prochain, en même temps que ceux du second semestre. 3603-4412